

À L'OMBRE
DE L'AUTRE LANGUE

Antonio Prete

À l'ombre de l'autre langue Pour un art de la traduction

Antonio Prete

traduit de l'italien par Danièle Robert

collection Stilnovo, les Éditions chemins de ronde, 2013

Professeur de littérature comparée à l'université de Sienne, poète et écrivain, spécialiste de Leopardi, Antonio Prete est traducteur de plusieurs langues (français, allemand, espagnol), particulièrement remarqué pour sa traduction en vers des *Fleurs du mal*¹. Il présente dans cet essai une somme de réflexions critiques sur la traduction littéraire et le statut du langage, en accordant une large part à la traduction de la poésie.

Le titre lui-même est poétique, évoquant d'emblée la nature duelle de la traduction et sa musicalité intrinsèque, sa qualité de résonance. Et d'emblée, Antonio Prete affirme que « la traduction appartient à l'écriture, est un genre particulier, comme la poésie, le roman ou l'essai ». La traduction côtoie l'original, vit avec lui, car le traducteur « met à l'épreuve sa propre langue » et « secoue le premier texte d'un vent de renaissance ».

La traduction est donc un art, qui se pratique dans l'hospitalité des langues. Cette notion d'accueil est essentielle à la vision d'Antonio Prete, et peut, selon lui, « servir à expliquer le sens de l'*autre* qui est mis en jeu dans la traduction ». Prete définit la traduction comme le lieu d'une réciprocité où le traducteur accueille dans sa langue maternelle qui « respire sous notre lecture (...), terre constante d'une comparaison, ou plutôt le vrai seuil d'où part le vrai seuil de l'écoute ». C'est cette perspective particulière qui fait toute l'originalité et l'intérêt de cet ouvrage interrogeant notre rapport sen-

¹ Charles Baudelaire, *I fiori del male*, traduzione a cura di A. Prete, Milano, Feltrinelli, 2003.

soriel à notre propre langue et où l'ombre de l'autre langue est présentée non comme une étendue insaisissable mais une immensité fertile. « Traduire, poursuit Antonio Prete (...) c'est aussi accueillir l'original dans une zone d'ombre, produire un jeu d'ombres (...) forme d'appropriation intérieure, silencieuse et même magique, de la part de la langue d'arrivée ».

Cette obscurité est également celle de la *camera oscura*, une métaphore empruntée à Leopardi dans un passage du *Zibaldone*² où « la langue source apparaît selon les modes d'une image réfléchie ». La perspective traditionnelle en est profondément modifiée, ainsi que l'attention portée sur la relation à la langue familière qui se vit dans une conscience de « la pluralité de langues (...) à la base de la volonté de traduire ». Notre esprit devient alors « la véritable chambre noire où arrivent les images de la langue de départ (...) à la racine du goût et du style qui nous permettront de "goûter" la langue du texte original ».

Pour Antonio Prete, le texte traduit est un tissu vivant. C'est qu'il est aussi la production d'un être qui « incarne » un auteur (« son style, son timbre, sa voix, son univers de sens et de son ») et établit des correspondances bien au-delà du domaine linguistique, « afin de rendre l'étranger familier (...) sans l'assimiler ». Prete exprime en cela le principe de la réflexion léopardienne : « le défi du traducteur est de maintenir vivant, dans la langue d'accueil, à la fois le "caractère propre" de la langue originale et celui de sa langue ». Traduire reste avant tout pour lui une affaire d'écoute et d'imitation (son horizon) afin de restituer les « vibrations de sens et de son » du texte source, dans un dialogue avec les images, les rythmes et les pensées de ce texte. En cela, l'imitation rejoint aussi l'invention.

Cette invention puise sa richesse dans la langue maternelle, qui prend chez Antonio Prete une valeur nourricière et originelle : « La poésie et la traduction ont le souvenir de cette fascination sonore, de cette magie du son qui est d'avant et d'après la parole et qui traverse le signifié en le rendant quasi inconsistant, non nécessaire ». L'at-

2 Giacomo Leopardi, *Zibaldone di pensieri* [1817-1832], edizione critica a cura di Giuseppe Pacella, Milano, Garzanti, 1991 (la traduction des citations est de Danièle Robert).

tention au timbre, à la « disparition vibratoire » du texte original dont l'écho est pourtant perceptible dans sa traduction participe d'un équilibre délicat et puissant qui permettra de construire une traduction en vers, la rime participant alors d'une forme de respiration. Il en va de même pour les déplacements de sens, qui s'organisent aussi dans le souffle.

La différence des langues est donc pour Prete ce qui vient enrichir la langue d'accueil, et la traduction s'affirme comme « opérateur de fiction » : matière première d'un récit (notamment chez Cervantès, Borges, Leopardi) ou matériau de poètes traducteurs (Valéry, Bonnefoy, Vegliante). Et le langage poétique se fonde également pour lui sur les langues inexistantes « ou construites de propos délibéré » – aussi bien langue première, unique, définie comme « songe frivole » par Leopardi, que les dictionnaires de langues imaginaires ou la novlangue de George Orwell, les langues parlées dans les œuvres d'Asimov ou Tolkien, ou encore d'autres langues expérimentales ou artistiques.

Dans ce livre, Antonio Prete semble ouvrir une véritable chambre d'écoute, où les normes s'abolissent, où rien ne vient théoriser l'expérience traductrice, où la rime n'est plus carcan mais énergie. La seule phase indispensable à cette expérience est celle de l'interprétation, de l'exégèse, car le traducteur est aussi critique, philologue, et surtout auteur. Dans ses remarques sur *La tâche du traducteur*, Prete rappelle notamment que pour Walter Benjamin, « La traduction (...) ne vise pas à la ressemblance (...) avec l'original parce que celui-ci, dans sa survie, s'est déjà transformé, et c'est cette mutation que le traducteur devrait pouvoir recueillir, représenter ». Le traducteur doit donc se résigner à la « non-reproductibilité » – et la notion de fidélité paraît bien vaine dans une expérience du traduire « qui s'apparente à l'expérience amoureuse », à ses tensions, à l'occupation de l'être, pour « tenter de montrer les affinités qui circulent entre les différentes langues ». La traductrice de cet essai, Danièle Robert, en fait la superbe démonstration dans un style rigoureux et élégant où résonne, limpide et musicale, la parole de l'auteur. Directrice de la collection Stilnovo dans laquelle s'inscrit cet ouvrage, écrivain et critique, Danièle Robert partage d'autant plus la vision de Prete que c'est la traduction en vers de Baudelaire qui l'a décidée à entrepren-

dre la retraduction intégrale en vers de *La Divine Comédie*³ en respectant les principes formels du « poème sacré » de Dante (dont *la terza rima* et *la terzina*). Un bel exemple d'échanges et de réciprocité dans l'art de la traduction.

Maïca Sanconie

³ Dante Alighieri, premier volume, *Enfer : La Divine Comédie* (édition bilingue), traduit de l'italien par Danièle Robert, Actes Sud Littérature, 2016.
